
HOMÉLIE XI.

DAVID REFUSANT DE SE VENGER DE
SCIMHI.

HOMÉLIE SUR 2 SAM. XVI.

Quand David eut passé un peu au delà de la montagne, voici, Tsiba serviteur de Méphiboseth vint au-devant de lui, avec deux cents ânes bâtés, sur lesquels il y avoit deux cents pains et cent paquets de raisins secs, et cent autres paquets de fruits d'été, et un baril de vin. Et le roi dit à Tsiba : Que veux-tu faire de cela ? Et Tsiba répondit : Les ânes sont pour la famille du roi, afin qu'ils montent dessus, et le pain et les autres fruits d'été sont pour les jeunes gens ; il y a du vin pour boire, afin que ceux qui se trouveront fatigués au désert, en boivent. Et le roi lui dit : Mais où est le fils de ton maître ? Et Tsiba répondit au roi : Voilà il est demeuré à Jérusalem ; car il a dit : Aujourd'hui la maison d'Israël me rendra le royaume de mon père, etc.

M. F., De tous les titres il n'en est point qui ait sur le cœur humain plus de pouvoir que le

titre de malheureux. La pompe des rois, la magnificence des grands parlent à nos sens, à notre imagination, et ne disent rien à notre cœur. Ce sont leurs infortunes qui nous font sentir qu'ils sont des hommes, qu'ils sont nos frères. S'ils perdent ce qui les relevoit ici-bas, nous nous empressons à les en dédommager, nous nous plaisons à leur rendre ces hommages que nous leur disputions peut-être au jour de leur prospérité. La vertu même séparée du malheur, n'a pas à nos yeux tout son lustre et tout son mérite : ce n'est pas alors qu'elle remue notre âme tout entière. Est-elle au contraire en butte aux traits de la méchanceté ? Une généreuse émotion nous agite ; nous nous sentons saisis d'une sainte indignation. Le dirai-je ? nous ne saurions même contempler de sang-froid le châtiment des coupables : quand le crime est puni, à peine voyons-nous le criminel ; nous ne voyons plus que le malheureux.

Chrétiens, c'est à tous ces égards que notre texte doit vous intéresser. Nous venons vous parler de David, mais ce n'est plus le maître paisible d'un grand royaume, le monarque victorieux entouré de flatteurs, l'heureux père que nous allons peindre. C'est le plus infortuné des princes, fuyant de sa capitale et de son palais, calomnié par un sujet rebelle, poursuivi par un

filz dénaturé qui en veut à sa vie. Ce n'est plus la vertu accompagnée de l'éclat et de la prospérité ; c'est la vertu persécutée, mise à une cruelle épreuve ; ou plutôt, c'est un coupable que le Ciel châtie, mais un coupable qui s'humilie sous la main du Très-Haut ; qui paie encore, il est vrai, quelque tribut à la foible humanité ; qui ne sait pas se garantir de la défiance, des jugemens précipités auxquels dispose l'infortune, mais qui se relève bientôt si grand que nous ne saurions assez l'admirer. Venez vous instruire à cette touchante école : venez apprendre surtout comment il faut supporter les outrages et les revers. Et toi, grand Dieu, Auteur de toute grâce, daigne faire servir ces leçons à notre salut. Ainsi soit-il.

David avoit à peine passé le sommet de la montagne des Oliviers, qu'il vit venir à lui Tsiba, cet ancien serviteur de la maison de Saül, auquel il avoit confié l'administration des biens restitués par son ordre à Méphiboseth. Cet homme prévoyant sans doute que l'orage dont le monarque étoit battu ne seroit pas de longue durée, lui amenoit les rafraîchissemens et les provisions dont, au milieu d'une fuite précipitée, ce prince et sa suite pouvoient avoir besoin. Soit que David crut que ce présent venoit de Méphibo-

seth, soit qu'il fut surpris, inquiet de ne pas le voir arriver lui-même dans un moment où tout ce qu'il avoit encore de serviteurs fidèles venoit se ranger à ses côtés, il demande à Tsiba où étoit son maître : *Il est resté à Jérusalem*, répondit cet homme, car il a dit : *Aujourd'hui la maison d'Israël me rendra le royaume de mon père*. Sur ce rapport, David condamne le fils de Jonathan, il le prive de ses biens; il dispose de son sort sans l'entendre; il s'expose à punir un innocent, à récompenser un lâche calomniateur. Mais pour ne pas juger ce roi malheureux avec trop de sévérité, il faut considérer la situation où il se trouvoit, et la force des circonstances qui accusoient Méphiboseth.

A l'avènement du fils d'Isaï au trône, les partisans de la maison de Saül avoient voulu y placer un prince de son sang. Ce prince n'étoit plus; mais le petit-fils de Saül réunissoit en sa personne tous les droits, ou plutôt toutes les prétentions de sa race; et l'histoire nous apprend assez que des prétentions bien moins fondées, lorsqu'elles ont le trône pour objet, subsistent long-temps dans les cœurs, et s'y réveillent aisément. Tandis que la maison de David se divisoit et sembloit sur le point de se détruire elle-même, étoit-il si peu vraisemblable qu'un descendant de Saül se flattât de voir les amis

de sa famille opérer quelque mouvement en sa faveur et qu'il ne voulût pas s'éloigner de Jérusalem pour être à portée de les seconder par sa présence? Si telle n'étoit pas son espérance, il se devoit à lui-même de l'attester par sa conduite : sa place dans ce moment critique, après tous les bienfaits dont il avoit été comblé par David, sa place étoit auprès de lui. Étoit-il aisé d'imaginer que son absence ne fût pas volontaire? Étoit-il aisé d'imaginer qu'un prince entouré de nombreux serviteurs, possesseur de riches domaines, ne pût trouver aucun moyen de se rendre auprès de son roi, s'il le désiroit réellement? Avouons-le; telle est la force de cette dernière réflexion que la justification du fils de Jonathan, toute pleine de candeur que nous la présente la suite de cette histoire, nous paroîtroit encore douteuse si les expressions de l'Écrivain sacré, sans prononcer décidément sur son innocence, ne nous la faisoient présumer.

Mais encore, voyez Tsiba accourant auprès de David avec l'empressement d'un sujet zélé! Quel art dans son imposture! Il ne se presse point d'accuser son maître; il attend que le roi l'interroge; alors avec une expression convenable sans doute au rôle qu'il joue, il fait parler Méphiboseth lui-même d'une manière si naturelle, si plausible que l'on croit entendre ce prince. Il trompe
avec

Avec ce ton de simplicité, cette naïveté de détails qui semble le caractère de la vérité.

Ajoutons que la situation de David devait ouvrir son âme au soupçon. Poursuivi par son fils; abandonné par tant de personnes sur lesquelles il avait droit de compter, qu'il devait être disposé à croire à l'ingratitude! Dans ce moment de détresse, la démarche de cet homme qui lui apportoit des secours, le prévenoit en sa faveur; il étoit naturel qu'il le plaçât au rang des compagnons fidèles qui s'attachoient à son sort, et qu'il ne vît plus dans l'accusé qu'un de ces rebelles qui l'avoient abandonné : ce Prince devoit lui paroître coupable par cela seul qu'il ne paroissoit pas.

Ah! Chrétiens, avons-nous de pareilles excuses, lorsque nous jugeons nos frères avec tant de précipitation; lorsque nous les condamnons avec tant de légèreté? Quel est celui d'entre nous qui pût se promettre qu'à la place de David il eût été plus prudent, plus juste; qu'avec un cœur profondément blessé, il eût résisté à de si fortes apparences? Et n'est-ce pas le cas de vous dire: *Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre lui* (1)! Mais si dans cette triste occasion nous sommes réduits à cher-

(1) Jean VIII, 2.

cher ce qui peut excuser le héros d'Israël, sous quel point de vue différent il va se présenter à nous ! Quel modèle il va nous offrir !

Tandis qu'il continuoit sa route, un jeune homme de la maison de Saül nommé Scimhi, poussé par une haine furieuse, s'avança sur un coteau voisin d'où il pouvoit se faire entendre, et porta l'audace jusqu'à vomir des imprécations et lancer des pierres contre le roi : *il le maudissoit en ces termes : Fuis, fuis, homme de sang et méchant homme ! L'Éternel a fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül dont tu occupes le trône.... Te voilà puni comme tu le mérites, puisque tu es un homme de sang.*

Quels reproches, M. F. ! Que la passion est injuste ! Scimhi accuse David d'avoir usurpé la couronne ; et c'est Dieu lui-même qui l'a placée sur sa tête ! C'est un fait connu d'Israël qu'il a été sacré par le prophète ; c'est là ce qui arma contre lui Saül, quoique le fils d'Isaï qui ne devoit monter sur le trône qu'après sa mort, ne songeât qu'à lui rendre les devoirs d'un sujet fidèle. Scimhi accuse David d'avoir été le meurtrier de sa maison ; et David n'a versé le sang d'aucun membre de la famille de Saül ; il a respecté les jours de ce prince dans le temps même qu'il étoit forcé de se dérober à ses poursuites ; il a

pleuré sa mort; il l'a vengée; il a puni les assassins d'Isboseth; il a comblé de bienfaits le dernier rejeton de cette famille infortunée. C'est ainsi que les imputations les plus absurdes s'échappent des lèvres de l'homme emporté; et qu'il choisit de préférence, non celles qui conviennent à l'objet de son courroux, mais les plus propres à l'affliger.

Qui de nous, Chrétiens, n'a jamais été témoin d'une de ces scènes de violence? Heureux celui qui n'en a jamais été l'acteur! Heureux celui qui ne connoît point par expérience le honteux délire de la colère, et à qui sa conscience peut rendre le témoignage que la passion n'a jamais fait sortir de sa bouche un reproche non mérité! Mais Scimhi n'est pas seulement injuste à l'égard de David; sa conduite réunit la lâcheté, la barbarie, le mépris de tout ce qu'il y a de respectable et de sacré. Lorsque David étoit paisible possesseur du trône, Scimhi n'eût osé l'approcher que pour lui rendre hommage. Dès qu'il y sera remonté, vous verrez ce malheureux tremblant venir implorer sa grâce. Errant et fugitif, David n'est-il pas toujours son roi? N'est-il pas toujours l'oint du Seigneur, celui dont il étoit dit dans la loi : *Tu ne parleras point mal du chef de ton peuple* (1)? Et quel moment le fils de Guéra

(1) Exod. XXII, 28.

choisit pour l'outrager! Le moment où ce Prince eût été un objet d'intérêt et de vénération pour toute âme honnête, pour toute âme non dépravée. Il n'est point arrêté par ce caractère majestueux empreint sur le front de l'homme de génie et du héros malheureux! Il n'est point arrêté par le caractère encore plus touchant de la douleur paternelle! Il cherche à tourner le poignard dans un cœur blessé! Il voudroit le déchirer encore davantage!

Il n'est pas étonnant sans doute que cette atrocité excite l'indignation des serviteurs de David: il n'est pas étonnant qu'à l'ouïe de ces injures qui leur semblent autant de blasphèmes, leur sang bouillonne, leur fureur s'allume; mais hélas! comment ne pas le remarquer? Parmi ces hommes si prompts à servir la vengeance de leur maître, il ne s'en est point trouvé qui lui ait rendu l'important service de le mettre en garde contre un jugement téméraire; point qui ait élevé la voix en faveur de Méphiboseth absent! C'est ainsi que le chemin du mal semble avoir pour nous une facilité, une pente que n'a point celui du devoir. Notre vertu trouve rarement chez ceux qui nous environnent le secours dont elle a besoin, tandis que leurs passions sont presque toujours complices des nôtres.

Quoiqu'il en soit; Abisaï le premier demande

la permission de passer le torrent et de punir ce séditieux à la vue de tous les témoins de son insolence. Que répondra David? Le langage de Scimhi si nouveau pour l'oreille d'un roi, n'a-t-il point porté le trouble dans ses sens? Saisi de la même émotion que ceux qui l'entourent, ne laissera-t-il pas le champ libre à leur vengeance? Ce n'est pas, il est vrai, le moment de punir: pour ministres de sa justice il n'a autour de lui que des guerriers, et Scimhi succombant sous leurs coups, paroîtroit peut-être l'objet d'un assassinat plus que d'un châtiment légitime. Mais un homme agité par la colère peut-il faire cette réflexion, ou sera-t-il retenu par elle? D'ailleurs la réflexion même, s'il peut l'écouter, ne lui dira-t-elle pas qu'il doit une réparation à la majesté royale outragée, qu'en laissant impunie une audace sans exemple, il peut accoutumer ses sujets à ne plus tenir sa personne pour sacrée, et que le respect qu'ils lui portent est d'autant plus à ménager qu'il ne peut plus le commander par la puissance et par l'éclat!

Toutes ces considérations si simples, si familières aux princes n'échappèrent pas sans doute à David. Cependant il retient Abisaï; il lui témoigne que son zèle lui paroît déplacé; il repousse avec force le parti qu'il lui propose: il semble même excuser Scimhi: *Laissez-le faire*, s'écrie-

t-il, *qu'il me maudisse, si l'Éternel le lui a dit*. Il ne croit pas sans doute que Dieu lui ait ordonné de le maudire, ou l'ait poussé à le faire; il veut dire seulement que Dieu ayant permis que le furieux Scimhi osât l'insulter et le braver en face, c'est à lui à baisser humblement la tête sous ce nouveau coup du Ciel, et qu'il doit adorer ses jugemens.

Laissez-le faire; qu'il me maudisse, si l'Éternel le lui a dit. Quelle noblesse attendrissante dans ces paroles! Qu'elles relèvent David! Qu'elles le placent au-dessus de Scimhi bien mieux que s'il eût fait couler son sang!

Je trouve dans ce peu de mots l'esprit de la charité qui n'arrête point ses regards sur ce qu'il y a d'odieux dans l'offense, et n'envisage un ennemi que comme l'instrument d'un pouvoir supérieur. J'y trouve l'élévation de pensées de l'homme religieux qui ne voit dans l'outrage dont il est l'objet, que la volonté de ce Dieu qui peut arrêter l'impétuosité des passions humaines, comme il calme la fureur des flots, ou leur laisse un libre cours, s'il le juge à propos; mais il y a quelque chose de plus; j'y découvre l'expression de l'humilité et du repentir.

Pourquoi l'Éternel l'appelle-t-il à cette épreuve? C'est ce que David examine en cet instant. Il repasse les fautes et les erreurs de sa vie. Il

sait qu'il n'a pas versé le sang de la famille de Saül, mais il ne peut oublier qu'il a fait répandre celui d'un serviteur fidèle. C'est sous ce point de vue qu'il s'applique les reproches de Scimbi, et le regarde comme le ministre du courroux céleste.

Qu'il est beau, M. F., de voir ainsi un grand homme au jour de l'adversité, comparoître au tribunal de sa propre conscience! Tel est le premier mouvement du fidèle. Il se replie sur lui-même; il s'humilie sous la main qui le frappe, et s'occupe moins des maux qu'il souffre, que des fautes qui les ont attirés sur lui.

Mon propre fils, ajoute David, *mon propre fils, qui est sorti de mes entrailles, cherche à m'ôter la vie : à plus forte raison ce Benjamite me traitera-t-il de la sorte. Oh, voilà bien le langage de la douleur paternelle! Anprès de la blessure qu'Absalom a faite à son cœur, toutes les blessures sont légères : frappé du coup le plus inattendu, rien ne peut désormais le surprendre. Que les hommes l'injurient, que les animaux se tournent contre lui, que toute la nature lui déclare la guerre, tout cela lui paroîtra naturel, puisque son propre fils en veut à sa vie.*

Peut-être, dit-il encore, *peut-être que l'Éternel regardera mon affliction, et me fera du bien au lieu des malédictions que je reçois*

aujourd'hui. O douce espérance ! Au sein même de la plus profonde douleur, elle se retrouve au fond d'un cœur religieux. Elle est unie pour le fidèle à l'idée du Dieu qu'il aime et dont il est aimé. Il voit ses regards pénétrer jusque dans l'abîme où il est plongé. Il sent que ses compassions doivent en être émues. Une douceur secrète se mêle à ses maux ; elle sort même de leur excès.

La confiance de David n'est point trompée. Le Dieu en qui il espère ne peut voir sa résignation sans en être touché : Scimhi le sert par ses outrages plus que les guerriers qui l'accompagnent par leur nombre et leur valeur. Dès cette heure, Absalom est vaincu : il est livré à cet esprit d'égarément précurseur de la chute. Voyez-le tomber dans le piège que lui tend Cuscaï qui ne vient à lui que pour le perdre. D'abord il montre une défiance bien naturelle à la vue de cet homme tendrement attaché à David. Il lui dit : *Est-ce donc là l'affection que vous avez pour votre ami ? Pourquoi n'êtes-vous pas allé avec votre ami ?* Paroles remarquables sans doute dans la bouche de celui qui les prononce, car c'est un fils armé contre son père qui s'étonne que Cuscaï abandonne son ami, qui ose parler des liens de l'amitié ! C'est un monstre qui ne se voit pas lui-même, et ne

rougit pas d'adresser à d'autres des reproches faits pour l'accabler, s'ils étoient rétorqués contre lui! *Il voit*, dit l'Écriture, *la paille dans l'œil du prochain, et il ne voit pas la poutre qui est dans son œil* (1). Cuscaï lui répond : *Je serai à celui qui a été choisi par l'Éternel et par ce peuple : je demeurerai avec lui, je vous servirai comme j'ai servi votre père.*

Ce sont là sans doute de misérables sophismes. Absalom choisi par quelques rebelles n'est pas pour cela l'oint du Seigneur; et Cuscaï en servant un fils révolté contre son père se déclare l'ennemi du roi légitime, mais ce langage flatteur est parfaitement adapté au génie d'un jeune Prince vain de la faveur populaire et s'en faisant un titre pour régner. L'adroit courtisan qui l'emploie connoît les hommes : il sait qu'en fait de louanges tout leur est bon, et que les raisonnemens les plus foibles leur paroissent concluans dès qu'ils flattent leur orgueil et autorisent leurs prétentions.

En effet, il n'en faut pas davantage pour faire taire les soupçons du prince. *Alors Absalom dit à Ahitophel : Consultez ensemble sur ce que nous avons à faire....* L'infâme conseil que lui donne ce traître, il le présente comme un moyen d'inspirer plus de confiance à ses gens de

(1) Matth. VII, 3.

guerre et de fortifier leurs bras. Affreuse idée! En se rendant coupable aux yeux d'Israël d'adultère et d'inceste, Absalom ranimera le zèle de ses soldats; ils en combattront avec plus d'ardeur: il faut qu'il aille jusque là pour qu'ils osent compter sur lui!

Terrible exemple d'une association formée par le crime et qui demande de nouveaux crimes, l'excès du crime, pour se soutenir et se resserrer!

Le prophète Nathan avoit expressément dénoncé à David ce nouveau châtiment du Ciel. C'est sans le savoir et vraisemblablement sans connoître la prédiction, qu'Ahitophel en prépare l'accomplissement. Il est probablement inspiré dans cette occasion par son intérêt particulier. Comme Chef, c'est lui qui doit redouter la réunion du père et du fils, bien plus que cette foule de rebelles qui échapperoient au châtiment par leur nombre, par leur obscurité, et à qui le cœur généreux de David se plairoit à pardonner. C'est lui peut-être qui concourant avec les inclinations vicieuses d'Absalom, l'a enhardi à lever l'étendard de la révolte. Aujourd'hui avec l'art infernal des séducteurs, il cherche à le mettre dans l'impossibilité de reculer. Hélas! Combien de victimes des passions envers qui l'on répète tous les jours cette affreuse tactique, et derrière

lesquels on ferme la barrière du chemin de la vertu, après les en avoir fait sortir!

Notre texte ne nous dit point qu'Absalom balance à suivre cet affreux conseil : il se prépare au contraire à l'exécuter avec hardiesse, avec ostentation, si je puis m'exprimer ainsi. On n'ose arrêter sa pensée sur ces horreurs : on a besoin de se dire que l'heure du châtement approche, que ce grand coupable, en comblant la mesure, appelle la foudre qui gronde déjà sur sa tête, et que cette époque qui met le dernier sceau aux malheurs de David, en sera aussi le terme.

Vous avez sans doute été frappés, M. F., de la beauté du caractère que David déploie dans notre texte. L'histoire de ce prince offre plusieurs de ces traits que le cœur retient. On est ému lorsque triomphant de Saül par sa générosité, il le force à lui dire : *Tu es plus juste que moi* (1). On est ému lorsqu'on le voit, malgré la soif qui le brûle, refuser une eau que de zélés serviteurs lui apportent au péril de leur vie (2). On est ému lorsque pleurant un fils ingrat avec tout l'abandon de la nature, il s'écrie : *Absalom, mon fils! que ne suis-je mort à ta place* (3)!

(1) 1 Sam. XXIV, 18. (2) 2 Sam. XXIII, 16.

(3) 2 Sam. XVIII, 35.

Mais il me semble qu'il fait sur nous plus d'impression encore lorsqu'il arrête les bras de ses compagnons prêts à le venger de Scimhi.

Quel spectacle en effet, M. F.! Quel spectacle! Qu'un homme obscur n'oppose aux invectives, aux transports d'un ennemi furieux que patience, douceur, générosité; une telle conduite m'offre la beauté morale sous son plus aimable aspect. Mais que ce soit un monarque qui donne un tel exemple! un monarque! un homme chez qui le pouvoir a dû redoubler l'énergie des passions et l'impétuosité des premiers mouvemens! Un homme dont la sensibilité, l'orgueil ont été nourris, exaltés, irrités par l'habitude des hommages et du respect; un homme pour qui l'outrage est une chose inattendue, inaccoutumée! Que ce soit lui qui supporte l'outrage et l'excès de l'outrage, avec cette résignation sans effort, avec cette patience aisée et naturelle, avec cette douceur inaltérable qu'on vit briller chez ce Roi céleste qui, *lorsqu'on lui disoit des injures, n'en rendoit point, et lorsqu'on lui faisoit du mal, n'usoit point de menaces* (1); n'est-ce pas là un phénomène moral qui mérite que nous en cherchions la cause avec un vif intérêt?

Chrétiens! la religion nous l'explique ce phé-

(1) 1 Pier. II, 23.

nomène et de la manière la plus simple. David ne fait qu'obéir à ce sentiment de piété qui rend l'homme capable des plus grandes choses. C'est le malheur de notre siècle que sa conduite en cette circonstance soit un objet d'admiration.

Il voit dans Scimhi l'instrument du Dieu qui dirige l'univers ; et en s'irritant contre cet homme, il croiroit s'irriter contre Dieu même, car il sait que ce grand Être dont le pouvoir et la sagesse sont infinis, se sert des méchans comme de ces fléaux par lesquels il punit la terre, qu'il leur laisse pour un temps le pouvoir de nuire, mais qu'il réprime, quand il le faut, leur malice : il sait qu'il n'abandonne point la société avec indifférence aux ravages des passions, qu'au milieu de ce désordre apparent, il tient d'une main invisible le fil des événemens, il tire le bien du mal ; et l'accomplissement de ses desseins, des excès même où se laissent entraîner les mortels.

Grande et belle idée, M. F. ! idée vraiment philosophique, vraiment assortie à la nature de l'Être Suprême ! Qu'ils écoutent peu leur cœur et leur raison ceux qui refusent de l'admettre ! Que leur vue est courte et leur conception bornée ! Ils pensent que celui qui fait régner dans le monde physique cet ordre que nous admirons, livre le monde moral aux chances du hasard, abandonne les bons dans cette lutte inégale.

qu'ils soutiennent avec les méchans, et laisse le sort du juste à la merci de l'impie !

Mais s'ils sont insensés ceux qui peuvent admettre ce révoltant système, ils sont bien plus malheureux. Ils ne voient que les hommes dans leurs peines; l'idée des hommes aigrit et envenime leurs maux : l'injustice de leurs ennemis, la perfidie des trames qu'ils ont ourdies pour les perdre, la malignité de leur joie, l'insolence, la cruauté de leur triomphe, voilà des traits acérés qui rouvrent sans cesse leur blessure et l'empêchent de se cicatriser. Il est si cruel en effet d'être entre les mains des hommes, tandis qu'il est si doux au contraire de se sentir entre les mains de Dieu. C'est un Souverain légitime auquel le cœur se soumet naturellement. C'est un Être sage et bon qui ne peut vouloir que notre bien. C'est un Père entre les bras duquel on éprouve un soulagement inexprimable. C'est le Dieu des miséricordes qui vient au secours de ses enfans dès qu'ils entrent dans ses vues paternelles. *Ah ! que je tombe entre les mains de l'Éternel, car ses compassions sont en grand nombre, et que je ne tombe point entre les mains des hommes* (1).

Pcut-être, disoit David, l'Éternel regardera

(1) 2 Sam. XXIV, 14.

mon affliction. Plus heureux que David, le Chrétien peut dire : certainement *l'Éternel regardera mon affliction* ; il l'a regardé en cet instant ; ses yeux sont fixés sur moi ; il écoute mes soupirs ; il recueille mes larmes, et s'il ne juge pas à propos de me délivrer présentement d'une manière éclatante, toujours du moins il calmera mes agitations, il versera la paix dans mon cœur, et je trouverai un jour la miséricorde que j'exerce aujourd'hui.

O vous qui souffrez, vous dont le cœur est ulcéré, vous qui trouvez si difficile de pardonner, appelez à votre aide ces réflexions ! Oubliez, oubliez ces hommes de qui vous croyez avoir tant à vous plaindre, que vous accusez d'être les auteurs de vos maux. Levez les yeux vers le Ciel ; c'est de là qu'est parti le trait qui vous a blessés. Remontez à la cause première, à ce Dieu toujours bon, toujours adorable qui se sert de vos ennemis comme d'un instrument, pour vous éprouver, pour vous offrir l'heureuse occasion d'expié en quelque sorte vos péchés, ou de donner un nouveau lustre à vos vertus. A cette seule idée, il ne tient qu'à vous de l'éprouver, l'espérance renaît ; l'âme s'ouvre aux sentimens généreux, aux pensées consolantes ; on dit avec David : *Laissez-le faire ; qu'il me maudisse, si l'Éternel le lui a dit ; et avec un mo-*

dèle plus sublime encore : *Ne boirai-je pas la coupe que mon Père m'a donné à boire* (1) ?

Religion divine ! C'est à toi seule qu'il appartient de rendre faciles et naturels les grands sacrifices et les sublimes efforts. C'est à toi seule qu'il appartient de faire goûter le calme au milieu de ce qui révolte le plus la nature. Par toi l'homme devient insensible aux tortures morales comme aux tortures physiques. Tu fais sourire le martyr sur les échafauds et les bûchers : par un prodige semblable tu peux nous rendre supérieurs à ce qu'il y a de plus insupportable, à l'outrage, au mépris. Tu graves en nous ces mots sacrés : *Dieu, Dieu, tout vient de Dieu* ; et ils sont devant notre cœur comme un bouclier qui émousse l'impression des traits les plus aigus.

Oh ! pourquoi faut-il qu'une religion si noble, si consolante soit si peu connue, si peu mise en pratique ! Qu'il est douloureux de voir tant de cœurs se soustraire à sa douce influence ! Et dans quel temps encore ! Dans un siècle de vicissitudes et de secousses, où l'appui qu'elle prête eût été plus que jamais nécessaire ; où tant d'hommes se sont vus, comme David, lancés dans une carrière nouvelle, appelés à souffrir

ce

(1) Jean XVIII, 11.

ce à quoi ils n'étoient point préparés, poursuivis par l'ingratitude, en butte à l'outrage; où tant de cœurs enfin auroient eu besoin des consolations de la piété.

Pendant, Seigneur, tu ne t'es point *laissé sans témoignage* : tu as renouvelé de nos jours les anciens prodiges. Nous avons vu des malheureux, d'illustres malheureux s'humilier sous ta main puissante, boire la coupe amère de l'outrage, et pardonner jusque sur l'échafaud avec cette noble douceur qui n'appartient qu'à la foi.

O M. C. F., s'il est encore des hommes qui n'aient pas reçu instruction, qui n'aient pas su voir et faire voir ce que peut l'homme avec la religion du Christ, vous du moins qui croyez, sachez vous prévaloir de vos ressources. Faites-les envier aux ennemis de votre foi. Que l'idée toujours présente d'un Dieu Sauveur, d'un Dieu sans la volonté duquel *un passereau ne tombe pas en terre* (1), que cette idée vous élève au-dessus des événemens, au-dessus des coups du sort et des injures des hommes. Ne souffrez pas que l'insulte de l'homme emporté, l'accusation calomnieuse du méchant porté le trouble dans votre âme. Si vous avez vu quelque Scimhi s'élever contre vous, qu'aucun souvenir amer ne

(1) Matth. X, 29.

demeure en votre âme; dites comme David : *C'est l'Éternel qui l'avoit ordonné. Je me suis tu et je n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait* (1).

Si jamais vous êtes réduits à la triste nécessité de repousser l'injuré, de défendre vos droits, qu'alors même on retrouve dans votre conduite l'impression de cette douceur, de cette générosité qui *surmonte le mal par le bien* (2).

Douceur, patience, support, vertus évangéliques, dont le charme est irrésistible, et qui parûtes avec tant d'éclat chez notre divin Chef! C'est vous qui désarmâtes les bourreaux, qui convertîtes l'univers. Fort de votre seul attrait, sans le secours des lumières et du raisonnement, le plus petit, le plus simple des enfans de l'Église, est assez puissant pour faire des prosélytes à la foi. Il y réussit mieux peut-être que le savant qui consacre à la défendre, ses travaux et son génie. Ah! que notre ambition désormais soit d'en revêtir le caractère, d'en faire ressentir l'influence à tout ce qui nous approche, et de gagner quelques cœurs à Jésus, en offrant au monde les plus aimables traits de sa ressemblance. Amen. Amen.

(1) Ps. XXXIX, 10.

(2) Rom. XII, 21.